

LENZ

De Georg Büchner

Traduction de Georges-Arthur Goldschmidt

Mise en scène de **Jacques Osinski**

avec

Johan Leysen

Scénographie vidéo **Yann Chapotel**

Lumière **Catherine Verheyde**

Dramaturgie **Marie Potonet**

Création : 23 Novembre -10 Décembre 2017 Nanterre –Amandiers

Il était une fois un pauvre enfant qui n'avait plus ni père ni mère, tout était mort et il n'avait plus personne au monde. Tout était mort, alors il est parti et jour et nuit il a pleuré. Et comme il n'avait plus personne sur terre, il voulait aller jusqu'au ciel, et la lune le regardait si gentiment, et quand enfin il arriva sur la lune, ce n'était qu'un morceau de bois mort, et alors il alla jusqu'au soleil, mais quand il arriva sur le soleil, ce n'était qu'un tournesol fané, et quand il arriva sur les étoiles, ce n'étaient que des petites mouches dorées comme si une piegrièche les avait piquées sur un prunellier, et quand il voulut retourner sur la terre, la terre n'était plus qu'un pot de chambre renversé, et il était tout seul, et alors il s'est assis, et il a pleuré, et il y est toujours assis, et toujours seul.

Woyzeck, Georg Büchner, traduction de Stéphane Braunschweig

*« Vous n'entendez pas la voix
effroyable qui crie partout à l'horizon et que
l'on nomme d'habitude le silence ? »*

Georg Büchner, *Lenz*



NOTE D'INTENTION

Un homme marche dans la neige, escalade les montagnes. Il semble ne faire qu'un avec la nature, traversé par une énergie noire. « *C'était comme si quelque chose le suivait et comme si quelque chose d'épouvantable devait l'atteindre, quelque chose que les êtres humains ne peuvent pas supporter, comme si la folie le pourchassait à cheval.* ». Enfin il approche du village où habite le pasteur Oberlin. Alors « *pour lui, ça devint léger* », la lumière semble rayonner des visages qu'il aperçoit après l'a solitude des montagnes. Enfin il va parler à quelqu'un... Ainsi commence *Lenz*, court récit de Büchner resté inachevé. En octobre 1835, le jeune homme écrit à sa famille : « *Je me suis procuré ici toutes sortes de notes intéressantes sur un ami de Goethe, un malheureux poète nommé Lenz, qui a séjourné ici en même temps que Goethe et qui est devenu à moitié fou.* ». Tout est dit : « *ici* », à l'ombre de Goethe, vécut Lenz, l'un des principaux représentants du « Sturm und Drang », « *malheureux poète* » dont les pièces (*Les Soldats, le Précepteur...*) eurent tout de même le temps de se faire entendre. Quarante ans plus tard, le jeune Büchner s'empare de cette vie et du récit que laissa le pasteur Oberlin du séjour que fit Lenz chez lui pour écrire l'un des textes les plus marquants de la littérature allemande. Et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'il y a entre les vies de Lenz et de Büchner des résonances. Fréquentant les mêmes lieux, Büchner met ses pas dans ceux de son prédécesseur, s'emplit du paysage qui l'entoure, des gens qui vivent ici. Le jeune écrivain, inconscient de sa mort si proche, regarde « *le malheureux poète devenu fou* ».

Je ne peux m'empêcher d'y voir une interrogation sur le pouvoir des mots.

Lenz est un homme qui marche : tout le temps. Du moins est-ce l'impression qu'il me donne. Son cerveau est toujours en mouvement, traversé par des impressions multiples dans un flux incessant d'images et de pensées. Lenz devient fou car il n'arrive pas à arrêter de penser. Ce mouvement de la pensée, ce voyage d'un homme aux confins de la folie et de la solitude, Büchner le rend d'une

manière totalement inédite. Comme *Woyzeck* que j'ai déjà monté, *Lenz* est un ouvrage inachevé. Comme *Woyzeck*, il a maille à partir avec la folie. Comme dans *Woyzeck* et malgré la description quasiment clinique des symptômes de Lenz par le médecin Büchner, c'est sans doute plus de solitude qu'il est question que de folie, de l'impossibilité pour les hommes de communiquer entre eux. *Lenz* séduit par sa langue : brute, moderne, sensible, musicale. « *Certains écrits s'effacent derrière*

leur sens, ce qu'ils disent, ce qu'ils signifient l'emporte sur eux, ils s'inscrivent délibérément dans le transmissible auquel ils sont destinés, puisqu'ils doivent être entendus par leur sens. Il en est d'autres qui coïncident avec eux-mêmes au point qu'il n'est pas possible de dire autrement qu'ils ne disent, à moins de ne plus être les textes qu'ils sont. Ils rendent toute restitution de ce qu'ils veulent dire impossible en d'autres termes que les leurs. La langue est alors à son comble de propriété à elle-même, comme elle l'est dans le Lenz de Büchner » dit Georges-Arthur Goldschmidt dans la préface de sa belle traduction du texte. Cette langue avec ses soubresauts, ses brusqueries, ses étrangetés fidèlement rendues par Goldschmidt (« Man saß am Tische, er hinein » écrit Büchner, « On était à table, lui entre » traduit Goldschmidt) appartient-elle totalement au poète ou vient-elle en partie de l'inachèvement du manuscrit ? Impossible de le savoir. Mais cette fulgurance, cette force du « premier jet », du texte qui n'a pas été retouché, j'ai envie de m'en emparer. Je voudrais que le texte soit dit chaque soir comme s'il était dit pour la première fois, comme si le poème s'écrivait sous nos yeux.

Pour dire ce texte, il faut un grand comédien. Johan Leysen est de ceux-là. Avec lui, j'ai déjà mis en scène *Histoire du soldat* et nous venons de jouer, avec l'ensemble Le Balcon, l'opéra contemporain *Lohengrin* de Salvatore Sciarrino. Ce fut une expérience forte, déjà une traversée : celle de la musique au travers d'un corps. Cette fois-ci, il s'agira d'impressions, de projections. En réunissant à nouveau l'équipe qui m'accompagna sur *Lohengrin*, Yann Chapotel pour la vidéo, Catherine Verheyde à la lumière, j'ai envie d'approfondir l'expérience. Dans un espace sans décor, comme s'il était chez lui, Johan Leysen est le narrateur de cette histoire, comme un ancien compagnon de route du poète cherchant à se souvenir. Il ne s'agit pas d'incarner Lenz mais de rapporter une parole, de trouver le mot juste qui dira la sensation exacte.

Le récit de Büchner est construit sur des montées et des descentes, l'alternance entre angoisse et apaisement, solitude noire et réconfort lumineux des présences humaines. La montagne, la nature dominant tout. Cette présence de la nature, c'est par les images de Yann Chapotel qu'elle sera rendue. Projetées sans écran, parfois directement sur le corps du comédien, elles l'englobent et le dépassent. La nature tour à tour écrasante ou apaisante est aussi le refl et de l'esprit de l'homme, esprit trop puissant pour rester dans les frontières de son cerveau. En dernier lieu, c'est bien à l'isolement qu'il s'agira de se confronter : isolement de l'homme au milieu des autres hommes, isolement de l'homme aussi dans une terre que Dieu a abandonnée. C'est là l'une des découvertes de Lenz, ce qui achèvera sans doute de le plonger dans la folie : « *Mais moi si j'étais tout puissant, voyez-vous, si j'étais comme ça, je ne pourrais pas supporter la souffrance, je sauverais, je sauverais...* » jette Lenz à la face d'Oberlin. Au fur et à mesure du récit, tandis que Lenz semble se vider de sa substance, se dessine la figure de plus en plus troublée de l'homme d'Eglise.

Lenz a cru un moment avoir trouvé un homme à qui parler. Mais cela n'aura qu'un temps. Le récit de

Büchner est le récit de cette parenthèse : le surgissement d'un homme venu d'ailleurs dans une petite communauté (« *Le nom, s'il vous plaît ? -Lenz. -Ah, Ah, Ah ! Est-ce qu'il n'est pas imprimé ? Est-ce que je n'ai pas lu quelques drames qui sont attribués à un monsieur de ce nom ? - Oui, mais, s'il*

vous plaît, ne me jugez pas là-dessus. »), la tentative d'établir un contact au-delà même des mots, d'humain à humain, l'échec de cette tentative. Lenz est le récit de la solitude de l'homme, de l'impossible fusion des êtres. C'est aussi le livre d'un jeune écrivain observant (pour conjurer le

sort ?) celui qui ne peut plus écrire. A la fin, chassé du refuge qu'il s'était trouvé auprès du pasteur suite à une violente crise, Lenz arrive à Strasbourg : « *Il semblait tout à fait raisonnable, parlait aux gens. Il faisait tout comme le faisaient les autres, mais c'était en lui un vide effroyable, il ne sentait plus d'angoisse, plus d'exigence, son existence lui était un poids nécessaire. –Ainsi il continua à vivre.* » Lenz a perdu le combat qu'il menait pour donner du sens aux mots, pour que les mots expriment sa pensée. Alors vient le silence.

Jacques Osinski
Juillet 2016



Jacques Osinski

Metteur en scène

Jacques Osinski fonde à 23 ans sa première compagnie : La Vitrine . Dès ses débuts, son goût le porte vers les auteurs du Nord tels Knut Hamsun (*La Faim*, avec Denis Lavant en 1995), Ödön von Horváth (*Sladek soldat, de l'armée noire* en 1997), Georg Büchner (*Léonce et Léna* en 2000), Stig Dagerman (*L'Ombre de Mart* en 2002), Strindberg (*Le Songe* en 2006) ou Magnus Dahlström (*L'Usine* en 2007). Parallèlement il aborde également le répertoire classique avec *Richard II* de Shakespeare en 2003, *Dom Juan* de Molière en 2005 et à nouveau Shakespeare avec *Le Conte d'hiver* en 2008.

De 2008 à 2013, il dirige le Centre dramatique national des Alpes à Grenoble. Il s'attache à y mettre en avant un répertoire très contemporain avec *Le Grenier* du japonais Yôji Sakatô (2010), *Le Moche* et *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg (toutes trois jouées au Théâtre du Rond-Point) ou encore *Mon prof est un troll* de Dennis Kelly (2012). Au printemps 2009, il met en scène *Woyzeck* de Georg Büchner. Cette pièce initie un cycle autour des dramaturgies allemandes la *Trilogie de l'errance* qui se poursuit en écho par la présentation d'*Un fils de notre temps* d'Ödön von Horváth et par *Dehors devant la porte* de Wolfgang Borchert, repris au Théâtre national de Strasbourg. Durant ces années, il créera encore *Le Triomphe de l'amour* de Marivaux (2010), *Ivanov* d'Anton Tchekhov (2011), *George Dandin* de Molière (2012), *Orage* de Strindberg (2013, repris au Théâtre de la Tempête) et *Dom Juan revient de guerre* de son auteur fétiche Ödön von Horváth (2014) repris au Théâtre de l'Athénée en avril 2015.

Au sortir, du Centre dramatique national des Alpes, il crée la compagnie L'Aurore boréale et met en scène

Medealand de Sara Stridsberg à la MC2 : Grenoble et au Studio-théâtre de Vitry puis *L'Avare* de Molière (création au Théâtre de Suresnes et tournée à l'automne 2015) suivi de *Bérénice* de Racine (création 2017, tournée 2017-2018), qui recueillent tous deux un très bon accueil public et critique.

Au festival d'Avignon 2017, Jacques Osinski dirigera Denis Lavant dans *Cap au pire* de Samuel Beckett au théâtre des Halles puis à L'Athénée-Théâtre Louis Jouvet à Paris.

A l'opéra, il met en scène en 2006 *Didon et Enée* de Purcell sous la direction musicale de Kenneth Weiss au Festival d'Aix-en-Provence. En 2007, il y reçoit le prix Gabriel Dussurget. Vinrent ensuite *Le Carnaval et la Folie* d'André-Cardinal Destouches sous la direction musicale d'Hervé Niquet créé au Festival d'Ambronay et repris à l'Opéra-Comique puis *Iolanta* de Tchaïkovski sous la direction musicale de Tugan Sokhiev au Théâtre du Capitole à Toulouse (2010). A l'automne 2013, il crée avec Marc Minkowski et Jean-Claude Gallotta à la MC2 : Grenoble *Histoire du soldat* d'Igor Stravinsky et *El amor brujo* de Manuel de Falla, production reprise à l'Opéra-Comique en avril 2014. En mai 2014, il met en scène *Tancredi* de Rossini au Théâtre des ChampsElysées puis, en 2015, *Iphigénie en Tauride* de Glück (direction musicale Geoffroy Jourdain) pour l'Atelier

lyrique de l'Opéra national de Paris ainsi que *Lohengrin* de Salvatore Sciarrino et *Avenida de los incas* de Fernando Fiszbein avec l'ensemble musical Le Balcon (direction musicale Maxime Pascal) au Théâtre de l'Athénée, spectacle qui reçoit le prix de la critique pour les éléments scénique (Hélène Kritikos et Yann Chapotel).

Johan Leysen

Comédien

En 1974, Johan Leysen est lauréat à l'institut supérieur d'art dramatique d'Anvers. Depuis, il travaille au sein de nombreuses compagnies néerlandaises et flamandes. Il collabore avec Leonard Frank, Karst Woudstra, Anne Teresa de Keersmaeker, Jan Ritsema, Jan Lauwers, Johan Simons, Guy Cassiers, Kris Verdonck. En France, il travaille avec Philippe Calvario, Isabelle Ronayette, Christian Schiaretti, Laurent Gutman, Daniel Jeanneteau, Ludovic Lagarde. Au cinéma, il travaille entre autres sous la direction de Jean-Luc Godard, François Ozon, Philippe Ramos, Jean-Pierre Limosin, Raoul Ruiz, Alain Raoust, Laurence Rebouillon, Patrice Chéreau, Enki Bilal, Anton Corbijn. Depuis sa collaboration avec Heiner Goebbels (*La Reprise*), il travaille régulièrement pour des projets musicaux avec des compositeurs, des chefs d'orchestre, des metteurs en scène tel que Louis Andriessen, Riccardo Chailly, Maurizio Kagel, Michael Jarrel, John Elliot Gardiner, Pierre Audi, Jérôme Combier, Olga Neuwirth, Jacques Osinski, Robert Zuidam, Ictus, Dominique Pauwels. Dernièrement il a été *Lohengrin* de Salvatore Scarrino mis en scène par J. Osinski et dirigé par Maxime Pascal de l'ensemble du Balcon.

